



## Préface

Jacques Cortès

### Les Chemins de l'Excellence

Ce nouveau numéro porte témoignage de l'intérêt profond de la recherche algérienne pour l'expression artistique de la pensée. Quelques rappels : N°3 : *Littérature et mythes* ; N°6 : *La littéracie en contexte plurilingue* ; N°7 : *Littérature comparée et interculturalité* ; N°10 : *Etudes théâtrales*.

Mais il serait facile d'élargir considérablement ce panorama sémiotique en parcourant le sommaire de toutes les autres livraisons, depuis la toute première en 2007, où, sous des titres plus largement ouverts à des problématiques linguistiques, sociolinguistiques et didactiques (entre autres), on découvre des travaux consacrés à l'analyse de romans, de poèmes, d'essais diversifiés sur des thèmes artistiques (chansons, rap, publicité...) relevant explicitement de la science interprétative des textes ou sémiotique. Ce constat nous amène à une réflexion générale sur le besoin impérieux qu'on éprouve aujourd'hui à s'appuyer sur l'expression la plus élaborée de la pensée pour tenter de comprendre le monde où l'on vit. C'est ainsi que, dans un texte relativement ancien (1978), Jean Starobinski préfaçant la traduction française d'un célèbre ouvrage de Hans Robert Jaus<sup>1</sup>, cite ce passage de H.G. Gadamer<sup>2</sup> que nous aurions pu mettre en exergue de ce quatorzième numéro de *Synergies Algérie*. Qu'on en juge :

*« L'horizon du présent est en formation perpétuelle dans la mesure où il faut perpétuellement mettre à l'épreuve nos préjugés. C'est d'une telle mise à l'épreuve que relève elle aussi la rencontre du passé et la compréhension de la tradition dont nous sommes issus. L'horizon du présent ne peut donc absolument pas se former sans le passé. Il n'y a pas plus d'horizon du présent qui puisse exister séparément. La compréhension consiste bien plutôt dans le processus de fusion de ces horizons qu'on prétend isoler les uns des autres. »*

La grande question que les auteurs de ce numéro et nous-mêmes pourrions nous poser est en effet, de prime abord, de comprendre la ou les raison(s) qui nous pousse(nt) à entrer dans la lecture approfondie d'un texte. Motivation personnelle sans nul doute, mais, au-delà de ce déclenchement égocentré (incontournable car rien ne se fait vraiment sans désir), ce qui est visé, c'est le positionnement d'une problématique dans un cadre épistémologique qu'il convient de définir comme un ensemble de données analysées en vue de construire une connaissance, sinon scientifique, du moins rationnelle, plausible et si possible éclairante.

Passé, présent, avenir, impossible, nous dit Gadamer, d'isoler l'un quelconque de ces aspects du temps. On ne peut comprendre ce que nous fûmes et ce que nous sommes, ni faire la moindre hypothèse sur notre avenir, sans opérer la fusion constante des trois horizons temporels qui nous définissent. La permanence du passé dans le présent serait

ainsi un état de fait. Il suffirait de le constater pour en être quitte avec l'histoire. Mais Gadamer ne s'en tient évidemment pas à cette pétition de principe puisqu'il parle de « *mettre à l'épreuve de nos préjugés l'horizon présent* », c'est-à-dire de dépasser ce qui nous conditionne, de comprendre ce qu'il appelle « *un processus de fusion* », bref de construire et de reconstruire notre identité.

Si l'on considère les auteurs répertoriés dans le sommaire de ce numéro, on risque d'être amené à penser que leur diversité peut, à certains égards, exclure tout espoir de cohérence. Cela va de Michel Butor à Kateb Yacine en passant par Amin Maalouf, par la lecture sémiotique d'un texte soufi, une réflexion sur le nom propre de Mahomet chez Balzac, une autre sur le discours publicitaire, une autre encore sur la bande dessinée etc. Ce « coq à l'âne rapide peut, en effet, se révéler traumatisant. Non seulement les œuvres envisagées n'appartiennent pas à la même époque, mais leurs auteurs sont eux-mêmes aussi divers et variés qu'il est possible - ce qui n'est pas une surprise - et l'on peut se demander s'il existe un dénominateur commun permettant d'introduire, si subtilement que ce soit, un soupçon d'intelligibilité entre les documents d'un corpus aussi bariolé. Où situer ce lien : dans l'information à traiter ou dans la manière de la traiter ?

Une telle question est tout sauf pertinente. Ce qui fait l'intérêt de la sémiotique, c'est sa démesure même. Le terrain qu'elle gouverne est anarchique, accumulatif, entropique, complexe. A l'intérieur, comme dans l'Huître de Francis Ponge<sup>3</sup>, « *l'on trouve tout un monde, à boire et à manger...* ». C'est un domaine illimité dans le temps et dans l'espace, et, si la solitude scientifique du chercheur est totale, l'aventure promise, parce que périlleuse, n'en est que plus belle et captivante. Si l'on s'est risqué dans le monde de la recherche, ce n'est pas pour y recevoir un armement définitif de gadgets, « trucs » et recettes méthodologiques dont il n'y aurait plus qu'à opérer la mise en application pour résoudre les équations sémantiques à inconnues multiples, sans hésitation, murmure ou inquiétude. La sémiotique n'est une aventure digne d'être tentée qu'à la condition expresse que la taille et les dangers du territoire à explorer autorisent le goût du voyage et de l'exploration. Butor, Yacine, Maalouf et Balzac peuvent donc nourrir la raison sans pour autant altérer, amoindrir ou gommer nos rêves d'évasion.

Quand on entre, avec sympathie, dans ce n°14, on découvre que le sémioticien est une sorte d'aventurier. Cela est d'autant plus vrai qu'un des plus grands spécialistes de cette discipline, Umberto Eco, en a administré la preuve, déjà en écrivant ce chef d'œuvre de la littérature historique et policière à la fois qu'est *le Nom de la Rose*, qui nous plonge dans un univers médiéval plus vrai que nature où le rire est illicite, où les livres deviennent des machines à assassiner et où la bibliothèque mystérieuse au cœur profond du monastère, se charge quant à elle de signes symboliques multiples livrés plus ou moins facétieusement à la sagacité interprétative d'un apprenti-lecteur coopérant. C'est donc une « œuvre ouverte » à entrées multiples qui ne livrera peut-être jamais la totalité de ses clés et secrets. Et c'est précisément cette idée que confesse, à propos de lui-même et de son œuvre Umberto ECO lorsqu'il écrit, dans l'Apostille de son roman<sup>4</sup>,

*« Quoi que l'on fasse, je suis né à la recherche en traversant des forêts symboliques peuplées de licornes et de griffons, en comparant les structures pinaculaires<sup>5</sup> et carrées des cathédrales aux pointes de malice exégétique celées dans les formules tétragones des Summulae, en vagabondant de la rue du Fouarre<sup>6</sup> aux nefs cisterciennes, en m'entretenant aimablement avec des moines clunisiens, érudits et fastueux, tenu à l'œil par un Thomas d'Aquin grassouillet et rationaliste, tenté par Honorius d'Autun<sup>7</sup>, par ses géographies fantastiques où l'on expliquait à la fois quare in*

*pueritia coitus non contingat*<sup>8</sup>, comment on arrive à l'île perdue<sup>9</sup> et comment on capture un basilic muni d'un seul miroir de poche et d'une inébranlable foi dans le Bestiaire ».

« Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ». Boileau, le législateur du Parnasse signifiait déjà, il y a trois siècles, que c'est par un travail inlassable que l'on progresse dans l'écriture. La lecture est également une dévoreuse de temps et d'efforts. On ne sait trop si l'on doit prioritairement savoir lire pour apprendre à écrire, ou si, *a contrario*, c'est en apprenant d'abord à écrire qu'on peut devenir un lecteur de qualité. La double problématique est ici posée par la sémiotique. Au fond, ce qui est récusé par elle, c'est l'idée d'une programmation préalable du doctorant à qui l'on ne proposerait pour tout viatique, que le discours magistral et les pâles essais d'écriture qu'il engendre au terme de séquences moins marquées par la créativité que par la soumission à des mots énoncés *ex cathedra* et recueillis comme une sorte de manne sacrée. Il faut de plus hautes ambitions pour nos étudiants. Le petit texte d'Edgar Morin qui suit nous dit avec nuance, force, et humour pourquoi il faut miser sur l'art, cet incomparable adjuvant de la recherche scientifique :

« Les arriérés croient encore que la science n'est pas assez techno-bureaucratifiée, que la cité scientifique n'est pas encore assez analogue à une entreprise industrielle ; à vrai dire, la part techno-bureaucratique devra refluer et régresser ; ce qui doit se développer, c'est le néo-artisanat scientifique, c'est le pilotage des machines, non la machinisation du pilote, c'est une interrétion du pilote de plus en plus étroite entre la pensée et l'ordinateur, non la programmation »<sup>10</sup>.

S'il est un chemin vers l'excellence, ce doit être celui-là, en se souvenant toutefois, toujours avec Edgar Morin, de la petite phrase de Machado si souvent citée: « *Caminante, no hay camino, se hace camino al andar* », qui signifie qu'il n'y a pas de chemin autre que celui que l'on défriche soi-même peu à peu, ce qui nous permet de finir en beauté avec les *Correspondances* de Baudelaire.<sup>11</sup>

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répètent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

## Notes

<sup>1</sup> H.R. Jauss. 1978. Paris : Gallimard, Coll. Tel.

<sup>2</sup> H.G. Gadamer. *Vérité et méthode* (1960), cité dans la Préface de Jean Starobinski à l'ouvrage de Jauss *Pour une esthétique de la réception*, p.16.

<sup>3</sup> Francis Ponge. 1943. « L'Huître ». In *Le parti pris des choses*. Paris : Gallimard Poésie, NRF, p. 43.

<sup>4</sup> U. Eco. 1986. *Apostille au Nom de la Rose*. Paris : Grasset, pp.21 et ss. Dans ce passage, Eco joue à la fois sur la musique et le mystère des mots, sur le phrasé, sur tout un ensemble d'indices visant à embarquer l'imagination du lecteur dans un monde bizarre où il se perd complètement. C'est un peu le symbole aventureux de la recherche sémiotique qui est ici placé en de multiples modalités (historiques, terminologiques, architecturales, végétales, latines, etc.). C'est un décor ou une sorte de jeu où l'on va d'énigme en énigme selon la capacité ou sagacité personnelle de chaque lecteur.

<sup>5</sup> Penser à pinacle.

<sup>6</sup> Rue de Paris, 5<sup>ème</sup> arrondissement.

<sup>7</sup> Moine et théologien du XII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>8</sup> *Pourquoi ne pas l'avoir fait dans l'enfance*.

<sup>9</sup> Titre d'une série télévisée à l'époque de la rédaction de l'Apostille.

<sup>10</sup> E. Morin. 1990. *Science avec conscience*. Paris : Fayard, p. 313.

<sup>11</sup> Ch. Baudelaire. 1857. *Les Fleurs du Mal*. Paris : Poulet-Malassis.